

Bernard Galand
La huitième invention

roman

BERNARD
GALAND



LA HUITIEME INVENTION

Roman

CHAPITRE I

En ce temps là, le jardin du Luxembourg abritait une colonie de chaisières dont toute l'industrie consistait à faire payer le flâneur qui avait l'imprudence de s'asseoir. Particulièrement teigneuses, elles avaient le don de se dissimuler dans l'ombre pour fondre brutalement sur l'innocent qui se calait dans un siège avec accoudoirs, le plus cher. Elles agitaient leurs carnets à souches en réclamant de l'argent d'une voix criarde, cherchant des yeux le gardien qui s'enfuyait tant il craignait leurs débordements. Quelques habitués faisaient de la résistance. Ayant définitivement investi le quart sud-ouest du jardin, ils entouraient une pelouse discrète, tranquillement installés dans les fauteuils peints en vert, les pieds reposant sur les arceaux rouillés qui séparaient l'allée de l'herbe interdite. Quand une chaisière arrivait, ils se levaient sans détacher les yeux de leurs livres, déclaraient avec une mauvaise foi véhémence qu'ils ne paieraient pas puisqu'ils étaient debout, et se rasseyaient dès qu'elle s'éloignait vers d'autres victimes qui se levaient à leur tour.

Chaque soir je faisais le détour pour jouir du spectacle. J'étais à peine plus vieux que ces étudiants qui jouaient à la rébellion avec l'insolence de ceux qui savaient qu'ils ne risquaient rien. Il faut dire qu'en 1966 les sergents de ville avaient encore l'air de sortir d'une bande dessinée, et qu'on pouvait se permettre quelques fantaisies juvéniles, comme de persécuter cette vieille folle qui courait en hurlant qu'il fallait rester assis. On s'amusait bien aussi du côté du kiosque à musique. C'était la fin de l'été, la saison des concerts bouffons.

Ce jour là des Américaines en chaussettes soufflaient dans des instruments à vent sous la direction d'une espèce de boy-scout hors d'âge. Elles avaient traversé l'océan pour visiter l'Europe en pépant, terminant leur périple par la France, ce pays où il fallait faire attention, à cause de la guerre du Vietnam. Rendues timides par la passion politique qui semblait saisir l'autochtone dès que leur accent les trahissait, elles avaient consommé sans se plaindre des hectares de peinture en même temps qu'une nourriture abominable, toujours les mêmes morceaux de viande tendineuse, cuits par trempage sauvage dans une huile de friture, et qu'on leur présentait en ricanant comme le summum de la cuisine française. Peu rancunières, en dépit de ce guet-apens culinaire, elles régalaient leurs hôtes d'une petite aubade avant de repartir vers la quiétude de leurs campus. Elles devaient être pressées de rentrer car elles jouaient du Mozart avec une hâte fiévreuse, un entrain suspect, et leur chef les dirigeait avec de tels sautilllements que j'ai cru qu'une majorette allait sortir de leurs rangs et lever les genoux pour accompagner le deuxième mouvement. En secouant la tête, j'ai traversé le boulevard Saint Michel pour attraper mon bus. J'ai réussi à m'installer dans mon coin préféré, à l'arrière, sur la plate-forme découverte, à côté du contrôleur qui sonnait le départ en tirant sur une chaîne qui ressemblait à une chasse d'eau, mais quand même, j'étais un peu déprimé. Les quais de la Seine, le Pont Neuf, toute cette lumière dorée qui traînait par terre,

tout ça pour moi. Pour moi tout seul. Et justement, c'était ça le problème. Il n'y avait personne à côté de moi, personne pour descendre avec moi à l'arrêt de la rue du Louvre, personne pour s'appuyer contre mon épaule pendant que je me dirigeais vers la rue Tiquetonne, personne pour me regarder escalader les sept étages sans ralentir. Mais ce soir là, quand je suis arrivé en soufflant bruyamment devant ma porte, elle était sur le palier.

Un dessin de Cocteau. C'est ce que j'ai pensé d'abord à cause du pli de ses lèvres. Elle ne souriait pas, elle faisait même un peu la moue en réponse au bruit de forge que j'émettais en respirant. Mais elle avait ce pli là, celui de l'ange, celui qui nous jette aux pieds des femmes. Prêts à dire n'importe quoi, pourvu que ça ne s'arrête jamais.

- Oui ? ai-je demandé en expirant dans un dernier souffle.

- Je suis Sarah, la sœur d'Armand. Est-ce qu'on peut entrer? Vous n'avez pas l'air en pleine forme.

Je n'avais pas fait le ménage et un certain chaos nous attendait dans l'appartement. Enfin, l'appartement, c'était beaucoup dire. Il s'agissait de deux chambres de bonne qui avaient été réunies par une ouverture pratiquée sous la poutre maîtresse. Pour passer de l'une à l'autre, j'étais obligé de me baisser et, troublé par la présence de Sarah, je me suis fendu le crâne en me précipitant dans la chambre pour voir s'il n'y avait pas des chaussettes qui traînaient. A moitié assommé, je me suis assis sur mon lit en contemplant le sol d'un oeil vide. Il y avait bien des chaussettes par terre, et même un slip, mais au point où en étaient les choses, aucune catastrophe ne pouvait plus m'atteindre.

- En fin de compte, je vous trouve un peu bizarre, dit-elle en s'asseyant à côté de moi. Vous grimpez sept étages comme un fou pour aller vous fracasser la tête contre un mur! Est-ce qu'il n'y a pas une façon plus simple de se suicider?

- Si, ai-je murmuré. D'ailleurs c'est le moment.

Je me suis dirigé d'un pas de vieillard vers la fenêtre et je l'ai ouverte d'une main tremblante. Elle m'a suivi en secouant la tête lentement, mais elle me regardait en souriant. Il y a un mystère chez certaines femmes, une grâce qui les habite secrètement. Quand elles vous sourient, on oublie que le monde est difficile, on oublie même qu'on a le crâne ouvert jusqu'au cortex inférieur. Au moins.

- En se penchant un peu, on aperçoit l'église Saint Eustache, lui dis-je d'un ton plus guilleret. Et si on enlevait l'église, on verrait les Halles, et les pavillons de Baltard.

Et les diables chargés de caisses de légumes qui surgiraient au crépuscule, et les tracteurs qui feraient la navette pour décharger les camions garés boulevard de Sébastopol, et la foule de ceux qui travailleraient toute la nuit. Juste à côté, c'étaient les charcutiers, qui pataugeraient dans le sang en vidant des kilomètres d'intestins. Un peu plus loin, les bouchers transporteront d'énormes carcasses avant de se réchauffer aux comptoirs des grandes brasseries qui longeaient leurs étals. Comme ils ne prenaient pas la peine d'ôter leurs tabliers, les

dîneurs en smoking étaient frappés par une puissante odeur de bête, et leurs compagnes baissaient les yeux pour cacher quelques frissons obscurs. Mais quand même, leurs narines palpitaient légèrement. J'adorais ce quartier.

- Il ne faut pas enlever l'église, dit-elle en continuant à sourire. Parce qu'elle abrite un orgue exceptionnel.

- Comment savez-vous cela?

- Je suis pianiste. Enfin, j'essaie de l'être.

- Au Conservatoire?

- Au Conservatoire. Mais je ne vous ai pas attendu tout l'après-midi pour parler de musique.

Au fait, c'est la troisième fois que je viens et vous n'êtes jamais là.

- Je travaille, dis-je honteusement.

C'est vrai que je n'étais pas fier d'avoir abandonné mes études, d'avoir laissé échapper une licence de lettres dans la dernière ligne droite. Il s'en était fallu de peu, juste un certificat d'ancien français et j'aurais eu mon diplôme. Mais, celui-là je l'avais raté avec constance, et même avec une sorte d'obstination. Après plusieurs échecs humiliants, j'étais parti faire mon service militaire, et quand j'étais rentré je n'avais pas eu le courage de reprendre le chemin de la Sorbonne. Je m'étais résigné à entrer dans le monde, dans cet univers monotone où l'on se levait chaque matin pour gagner sa pitance et où l'on se couchait tôt pour ne pas rater le réveil du lendemain. Autant dire que j'étais devenu un parfait étranger pour quelqu'un comme Sarah. D'ailleurs elle me regardait comme si je rentrais de l'usine.

- Je travaille chez un éditeur, dis-je précipitamment.

- Vous êtes écrivain?

Juste rédacteur. Dans une maison qui s'était mise en tête de produire une nouvelle encyclopédie. Mon patron recrutait des auteurs, des spécialistes de tout et de n'importe quoi, il les payait somptueusement pour leur prose et moi, derrière, je réécrivais ce qu'ils nous envoyaient.

- Mais pourquoi?

Parce qu'ils ne savaient pas écrire. Et aussi parce qu'il fallait que ça tienne exactement dans l'espace défini par le metteur en pages. Deux cent cinquante mots, cinq mille mots, il fallait que ça tombe pile, que le texte s'enfile parfaitement entre les images. J'écrivais avec un chausse-pied, en fait. C'était ça mon métier.

Elle était vraiment irrésistible quand elle souriait. Je sentais que je tombais amoureux, ce qui était une vraie catastrophe, parce que j'allais bien être obligé de lui dire la vérité. Elle partirait, alors, et je ne verrais plus ses yeux sombres et ses cheveux lisses. Tellement lisses qu'on avait envie d'y passer la main.

- Bien, soupirai-je. Qui est Armand?

- Votre ami.

- Non. Je ne le connais pas. Je suis désolé, affreusement désolé.

Elle était beaucoup moins grande que moi, et si je l'avais serrée dans mes bras j'aurais senti son souffle sur ma poitrine. Je découvrais subitement que j'adorais les femmes petites, assez petites en tous cas pour passer dans l'autre pièce sans se cogner la tête. Maintenant elle ouvrait la porte d'entrée. Voilà, elle partait.

- C'est votre nom qui est écrit là, sous la sonnette? C'est bien vous Raphaël?

- Oui. C'est moi.

- Alors vous êtes un ami d'Armand. Vous vous êtes connus en pension. A Longjumeau, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Des espèces de curés avec des bavettes.

Laverge! Il s'appelait Laverge, et à cause de ce nom terrible on ne l'appelait jamais autrement. Bien sûr que je m'en souvenais, maintenant.

- Il ne m'avait pas dit qu'il avait une sœur.

- Mais lui me parlait souvent de son ami qui portait un prénom d'archange. C'est pour ça que je suis là. J'ai besoin de vous.

- Pour faire quoi ?

- Il ne va pas bien. Il faut venir avec moi. S'il te plaît, ajouta-t-elle d'une voix douce.

En voilà une qui savait utiliser le tutoiement au bon moment. J'étais tellement heureux en descendant l'escalier que j'ai failli lui prendre la main. Je n'ai pas osé, mais pour compenser je lui ai fait le coup du parking. Ma deux-chevaux était rangée au fond du troisième sous-sol et, pour la sortir de là, il fallait d'abord lui frayer un passage en utilisant un tableau de commandes qui permettait de déplacer des files entières de véhicules. Toutes les voitures étaient garées sur des plateaux roulants et, en appuyant sur les bons boutons, on ouvrait une voie pour se dégager. C'était déjà assez impressionnant, mais quand nous avons pénétré en roulant dans un énorme ascenseur, elle est restée stupéfaite. Au moment où la porte s'est ouverte au niveau de la rue, j'ai fait rugir le moteur, enfin j'ai essayé de faire du bruit pour couvrir le sifflement du ventilateur qui refroidissait cette mécanique misérable, et j'ai même réussi à faire crier les pneus en me jetant dans la circulation.

- Où allons-nous? ai-je demandé avec l'air concentré d'un pilote de rallye.

- Dans le XVII^e. Rue Théodule Ribot.

Ce Théodule là, comme elle me l'expliqua, avait élaboré la fameuse théorie des localisations cérébrales. Et, depuis cette funeste invention, des parents torturés se demandaient s'il ne manquait pas une case dans le cerveau de leur progéniture, quand ils ne palpaient pas le crâne de leurs enfants à la recherche de la bosse des maths.

- Tu en sais des choses!

- C'est Armand qui m'a appris tout ça. Il est en licence de philo, maintenant, mais avant il a fait de la psycho.

- Pourquoi a-t-il changé?

- Il n'a pas supporté le stage à Sainte-Anne.

Ils habitaient dans une ancienne loge de concierge, assez sombre, mais le rez-de-chaussée avait ses avantages: on n'était pas séparé du monde par un gouffre de sept étages et on pouvait sortir de chez soi sans appréhender la fatigue du retour vers les sommets. La loge proprement dite servait de cuisine et, dans la chambre qui donnait sur la cour, Sarah s'était installée avec son piano. La pièce dont la fenêtre s'ouvrait sur la rue était occupée par Armand. Occupée était le mot, car il refusait d'en sortir depuis plusieurs jours. Quand je suis entré, il m'a regardé d'un air méfiant.

- Qu'est-ce que tu fais ici?

Il était assis sur une sorte de malle, une cantine en fer que j'ai tout de suite reconnue. C'était le bagage réglementaire que nous emportions à Longjumeau, le seul auquel nous avions droit. Dans leur règlement délirant, les Frères en avait fixé précisément les dimensions, les limites à ne pas dépasser pour qu'elle puisse se glisser dans le casier qui nous était affecté au dortoir. Chacun avait donc sa malle carrée, fermée par deux cadenas aux codes constamment renouvelés pour décourager les pillards. Celle d'Armand semblait parfaitement verrouillée, mais il serrait les mains sur les bords du couvercle comme si elle risquait de s'ouvrir.

- Qu'est-ce que tu fais là? répéta-t-il.

- C'est ta cantine, le problème?

- Ce serait trop grave si on la volait. J'ai tout écrit, tu comprends? Tout y est. Toutes les preuves sont dedans.

Il avait l'air épuisé, sans doute ne dormait-il plus dans l'angoisse qu'on profite de son sommeil pour lui subtiliser ce machin qui devait peser une tonne. Mais j'avais mon idée pour le sortir de là.

- Le Rendez-vous des Camionneurs, ai-je chuchoté. En haut de l'avenue de Wagram.

- Qu'est-ce que tu racontes?

- C'est le dernier routier de Paris. Il y a du boeuf bourguignon au menu. Avec de la vraie purée.

J'étais sûr de mon coup. Au pensionnat, nous avions eu faim tous les jours, absolument tous les jours. Nous entrions au réfectoire en courant, pour être les premiers à saisir le plat de compote de pommes posé sur la table, un plat qui était censé être le dessert. Et nous mangions ça à toute vitesse, avec les mains, avant que les autres n'arrivent. Pendant le repas nous nous battions sournoisement pour arracher le pain des griffes du voisin et nous protégions nos assiettes avec des grognements de fauve. Des grognements discrets, parce que nous étions tenus de dîner en silence, écoutant sombrement les passages de la Bible que lisait un élève debout sur une estrade. Pour le déjeuner, la parole était libre ce qui permettait de terroriser les plus faibles en les menaçant des pires sévices s'ils refusaient de céder leurs parts de viande. Armand et moi, nous faisons partie des plus faibles.

- Et pour les hors d'oeuvre? Est-ce qu'il y a des oeufs mayonnaise?

- Faite maison, la mayonnaise. Tellement épaisse qu'elle colle à la cuillère.

Il avait les yeux brillants, comme à l'époque où nous nous racontions les festins que nous nous offririons pendant les vacances. A l'âge où les autres adolescents rêvaient à des jeunes filles impossibles, notre imaginaire

était rempli de côtes de porc charcutières, de paupiettes de veau, de poulets baignant dans leur jus. Quand l'hiver arrivait, et que les soirées devenaient encore plus tristes dans l'étude glaciale, la simple évocation d'une soupe à l'oignon nous procurait des émois obscurs. Après ces égarements du désir, forcément, on se retrouvait seul à vingt-quatre ans. Dans un deux pièces, rue Tiquetonne. Près des Halles, comme par hasard.

- Je ne peux pas, gémit Armand. Je ne peux pas sortir.

- J'ai une voiture. On va emporter ta malle avec nous.

Au restaurant, évidemment, on a créé un certain malaise. Il a fallu installer la cantine sur la banquette, en la coinçant entre Armand et le mur, et tout le monde s'est arrêté de manger pour nous regarder. Quand la serveuse est venue prendre la commande, elle a oublié d'agiter ses seins sous mon nez comme elle le faisait avec les autres, et elle s'est adressée directement au malade qui ne voulait pas lâcher sa malle.

- Alors? Il mange quoi, le garde-meubles?

Ca m'était égal parce que Sarah était assise à côté de moi et qu'elle me tapait discrètement la cuisse pour me faire partager son plaisir. C'était plus un geste amical qu'une caresse, sans doute, et il n'y avait pas de quoi se mettre à trembler des jambes comme ça. Mais j'avais son profil tout près de moi et j'étais bouleversé par ses cils. Des cils très longs, des cils d'enfant pervers. Quand elle levait les yeux, elle provoquait un froissement de l'air, une tempête qui me secouait jusqu'au fond de mon âme immortelle.

Pendant le dîner, nous avons fait comme tous les Français qui, lorsqu'ils sont à table, ne trouvent rien de mieux à faire que de se raconter d'autres repas, convoquant des menus plus anciens, ruminant leurs souvenirs culinaires. Cet exercice de mémoire est un travers qui nous est propre et nous y cédon souvent de façon impertinente. Certains, par exemple, ne savent plus faire l'amour sans évoquer avec émotion d'autres nuits d'ivresse dont les parfums les hantent encore. En général cette écholalie leur coûte assez cher, et ils seraient plus avisés de prendre modèle sur les anglo-saxons et de forniquer en silence. Armand et moi n'avons pas échappé à la règle mais nos souvenirs, à nous, étaient ceux de la disette, de la famine durant ces années à Longjumeau.

Sarah nous écoutait avec un certain effarement. Elle savait, forcément, ce qu'avaient été les années d'internat, mais elle ne pouvait pas tout comprendre. Chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, nous vivions dans un passé que les autres avaient déjà oublié depuis plusieurs générations. Nous n'étions pas seulement enfermés physiquement dans un château délabré, nous étions maintenus à l'écart du monde, en dehors de l'histoire. Dans cet univers, on ne pouvait introduire de livres sans imprimatur, on n'avait pas accès aux journaux, on ne lisait son courrier qu'après la censure du préfet, le Cher Frère Chef, comme il fallait l'appeler. C'était pire qu'à l'armée.

- A propos, où as-tu fait ton service militaire?

- Nulle part, répondit Armand. Je me suis fait réformer.

- Quoi?

- Avec mes études de psycho, c'était facile. Je me suis fait passer pour un paranoïaque. Et ils ont marché!

Certes. J'en connaissais d'autres qui marchaient aussi, à commencer par nos voisins de table qui semblaient de plus en plus mal à l'aise. Il faut dire qu'Armand leur jetait des regards furieux depuis le début du repas et qu'il considérait leurs mains calleuses et leurs casquettes avec une suspicion appuyée. J'ai bien vu qu'il se passait quelque chose, mais je n'ai pas pu le retenir quand il s'est tourné carrément vers eux.

- Vous ne pensez pas m'avoir avec vos déguisements, quand même?

Ils en sont restés stupides, en plein milieu de leurs crèmes caramel, mais il ne les a pas lâchés.

- Depuis le temps que vous écoutez tout ce qu'on dit, vous en savez assez, non? Alors foutez le camp, et allez faire votre rapport!

C'est nous qui avons dû partir, et vite. En laissant Sarah se débrouiller pour régler l'addition. Quand elle nous rejoignit dans la voiture, elle pleurait

- Ce n'est plus possible. Il faut que ça s'arrête!

- Oui, dit Armand. Il faut qu'ils arrêtent de me suivre.

Il y eut un silence assez lourd, à peine troublé par les sanglots de Sarah. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la serrer contre moi et lui dire que ce n'était pas si grave. C'était la première fois que je sentais ce creux dans ma poitrine, et cette douleur ne m'a plus jamais quitté. Sauf quand elle était là pour l'apaiser. En attendant, j'avais les deux mains sur le volant et je ne pouvais même pas la caresser du doigt pour essuyer les larmes qui dévalaient sur sa joue. En soupirant je me suis tourné vers Armand.

- Y a t'il un endroit où tu puisses cacher ta malle?

- Dans le grenier, chez mes parents. Mais ils habitent en Normandie, près de Caudebec.

- Bien, décidai-je. Je ne sais pas où se trouve Caudebec, mais je vous y emmène tous les trois en voiture. Sarah, toi et ta foutue cantine.

- Maintenant?

- Non, évidemment! Il faudra que tu tiennes jusqu'à dimanche.

- On ne peut pas y aller samedi, plutôt?

Il commençait à me casser sérieusement les pieds. J'aurais dû couper court et me débarrasser de lui, mais il avait une soeur, et j'ai bien compris que je n'avais plus le choix, qu'il me fallait prendre un abonnement avec ses caprices et ses chimères. Aussi lui ai-je expliqué calmement que le samedi, ce n'était pas possible, parce que c'était le seul jour où j'avais le temps de faire la queue pour retirer de l'argent à la banque, le seul jour où j'avais le loisir d'aller à la laverie, le seul jour où je pouvais traîner dans une librairie. Alors voilà, il attendrait dimanche.

- D'accord, bougonna-t-il. Ne t'énerve pas. Ce n'est pas de ma faute si tu travailles.

J'ai tiré sur le démarreur sans répondre et la voiture s'est mise à trembler en faisant un bruit d'aspirateur avant de se décoller du trottoir. Rue Théodule Ribot, j'ai dû les aider à transporter la malle mais je n'ai pas voulu rester parce que je me levais tôt le matin. Sarah m'a raccompagné jusqu'à la porte de l'immeuble et je l'ai regardée en silence, déjà désespéré à l'idée de m'éloigner d'elle. Alors elle s'est haussée sur la pointe des pieds, elle a saisi mon visage entre ses deux mains pour m'obliger à me courber, et elle m'a embrassé sur le front. Ce fut le premier baiser de cette femme que j'allais aimer toute ma vie. Et je me souviens encore du frisson qui m'a parcouru tandis que je remontais dans ma voiture. Elle ne m'avait pas embrassé comme on le fait avec un ami ou un amant, elle m'avait embrassé comme on soulage la peine d'un condamné. Ca n'allait pas être facile.